

Henriette (Raucourt)

Mademoiselle Raucourt

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Avis de l'éditeur

LE but de tout Auteur Dramatique étant le ſuccès de la repréſentation & celui qu'un Ouvrage bien écrit peut mériter à la lecture, M de Raucourt, auteur du Drame d'Henriette, a ſacrifié à la repréſentation pluſieurs morceaux pour preſſer la marche de ſon Ouvrage, qu'elle n'a pas cru propres à lui faire perdre l'indulgence du Public étant ſoumis à l'impreſſion.

Pour faciliter au premier coup-d'oeil la diſtinction de ce qui ſe dit au théâtre d'avec ce qu'on y paſſe, on a penſé que l'addition des guillemets en marge ſeroit un moyen inſuffiſant dans une Piece ſur-tout où l'on répete pluſieurs diſcours qui ont été tenus & où on lit différentes lettres, ce qui oblige de les y employer aſſez fréquemment ; c'eſt ce qui a déterminé à faire uſage de deux caracteres abſolument diſſemblables, afin d'éviter toute confuſion : ainſi le plus gros caractere offre aux yeux du Lecteur la Piece conforme à la repréſentation ; tandis que le petit caractere la lui fait voir telle que l'Auteur l'avoit d'abord compoſée. Dans les ſcenes où il y a eu des changemens conſidérables, les deux manieres dont elles ont été faites ou arrangées se ſuivent parallélement & chacune dans le caractere qui lui eſt propre, mais ſéparées l'une de l'autre par un réglet, de ſorte qu'on ne peut s'y méprendre ; enfin on n'a rien négligé pour aſſurer à l'impreſſion de cet ouvrage le même ſuccès qu'il a obtenu aux repréſentations.

Acteurs

Le Général Kaiſmer, Militaire, retiré dans ſa terre à ſix lieues du camp. M. Brizard.

La Comtesse de Saltzberg, ſa fille, veuve d'un Officier diſtingué. M Raucourt.

Le Commandeur de Stelheim, Colonel, propriétaire d'un Régiment d'Infanterie de ſon nom ; & Commandeur de l'Ordre Teutonique. M. Molé.

La Baronne de Birlhem, femme d'un Lieutenant-général, retirée dans la terre aux environs de celle de la Comteſſe & ſon amie. M Contat.

Mde Raindorf, femme d'un Major & ſœur du Commandeur. M Olivier.

Lisbeth, femme de chambre de la Comteſſe. M Fanier.

Mikail, laquais de la Comteſſe. M. Augé. Une Vivandiere. M Lachaſſaigne.

Un Sergent du Régiment de Stelheim. M. d'Azincourt.

Un Soldat. M. du Gazon.

Un autre Soldat. M. Broquin.

Un Officier. M. Dorival.

Un Tambour. M. Courville.

Un Laquais. M. Marchand.

Plusieurs Bas-Officiers, Soldats, Valets, Vivandiers et Cavaliers de Maréchauſſée.

Acte I

Le théâtre repréſente le cabinet de toilette de la Comteſſe dans l'intérieur du Château de Kaiſmer ; la toilette eſt ſur la droite, & ſur la gauche ſont une table à thé & pluſieurs ſieges.

LA COMTESSE, LISBETH.

La Comtesse est assise tenant un livre à sa main : elle regarde sa montre & dit à Lisbeth.

IL eſt dix heures : ſonnez, Lisbeth.

(Lisbeth ſonne.)

LA COMTESSE, LISBETH, UN LAQUAIS.

La Comtesse au Laquais qui entre.

Sachez s'il fait jour chez Madame de Birlhem ; dites-lui que je l'attends ici pour prendre le thé.

(Le Laquais ſort).

LA COMTESSE, LISBETH.

La Comtesse.

Lisbeth, y a-t-il long temps que mon pere eſt ſorti ? Etoit-il ſeul ? Ne vous a-t-il point donné d'ordre qui me concernât ?

LISBETH.

Non, Madame ; il eſt ſorti il y a environ deux heures. Ils ſont allés, M. le Commandeur de Stelheim & lui, tirer des lapins dans le parc. Je crois qu'ils ne tarderont pas à revenir.

LA COMTESSE.

Quelle imprudence ! A peine encore convaleſcent : les matinées ſont ſi fraîches ! Je ne ſais : mais je ſuis menacée de quelque choſe d'affligeant. Je vois tout en noir.

LISBETH.

Ah, Madame ! c'eſt que vous avez paſſé une mauvaiſe nuit. Je ſuis comme vous : quand j'ai mal dormi, je ſuis toute la journée dans l'inquiétude ; j'ai peur de caſſer quelque choſe, ou d'avoir le malheur de vous fâcher contre moi. Mais il ne faut pas croire à toutes ces folies-là.

(Elle s'éloigne.)

LA COMTESSE.

Ah, Stelheim, tu ménages bien peu une vie que tu dois à mes tendres ſoins ! Que de larmes tu m'as coûtées, & qu'il m'en reſte encore à répandre ! Mon ame eſt oppreſſée ; je ſouffre réellement... Malheur à l'être ſenſible : s'il jouit de l'avenir, il eſt plus ſouvent encore affligé d'avance des maux qui n'exiſteroient pour d'autres que long-temps après.

LISBETH.

Madame s'habillera-t-elle avant dîner ?

La Comtesse.

Oui, Mademoiſelle.

Lisbeth.

Quelle robe Madame mettra-t-elle ?

La Comtesse.

Celle que vous voudrez ; cela m'eſt indifférent.

Lisbeth.

Madame a-t-elle vu cette femme de chambre qui eſt arrivée hier au ſoir avec Madame la Baronne de Birlhem ? Oh ! qu'elle a l'air ridicule ! Pour ſix petites lieues qu'elles ont faites, pour venir de leur château au nôtre, elles ſe diſoient fatiguées ! Elle a fait comme ſa Maîtreſſe : elle n'a pas voulu deſcendre pour ſouper, je lui ai pourtant fait bien des politeſſes.

La Comtesse.

Ce n'eſt pas la route qui les a fatiguées, c'eſt le petit accident qui leur eſt arrivé en chemin. La peur eſt ſouvent pire que le mal. D'ailleurs la Baronne étoit bien aiſe de parler un inſtant avec moi des plaiſirs & des peines qui nous étoient communs dans notre enfance. Elle en a fait faire ſes excuſes à mon pere ; il les a reçues : tout eſt dans l'ordre.

Lisbeth.

Oui, M. votre pere a paru n'être pas fâché : mais M. le Commandeur de Stelheim étoit tout triſte : Son Excellence a eu beau lui dire : « Eh bien, mon ami, puiſque ces Dames ne veulent pas

de nous, nous ſouperons tête à tête, & je vous conterai quelques aventures qui me ſont arrivées à l'armée, il y a trente ans ; nous nous amuſerons, laiſſez faire ». Je crois qu'il lui a tenu parole, au moins pour les hiſtoires : car Son Excellence rioit ſi fort & faiſoit un tel bruit, que nous l'entendions de l'office : mais, ſi M. le Commandeur a ri, apparemment que c'étoit en dedans ; car je n'ai pas diſtingué ſa voix.

La Comtesse.

M. de Stelheim n'eſt pas gai de ſon caractere, & puis la joie bruyante étonne plus qu'elle ne ſe communique. Tout ce qui m'inquiete c'eſt que mon pere ne l'ait engagé à faire quelque excès ; & ſa ſanté eſt encore ſi foible…

Lisbeth.

Ah, Madame ! je l'ai rencontré comme il montoit à ſon appartement : il m'a même priée de vous préſenter ſon hommage, comme je crois l'avoir dit à Madame en la déshabillant ; &, à la triſteſſe près, il avoit l'air de ſe bien porter.

(Elle ſort).

La Comtesse seule.

IL avoit l'air triſte ! Je le crois. Le bonheur de voir ſans ceſſe ce qu'on aime devient une ſi douce habitude ! Elle ſe contracte avec tant de facilité ! Mais qu'elle eſt dangereuſe cette habitude, quand le bonheur ne doit pas durer !

LA COMTESSE, LA BARONNE.

La Baronne.

Bon jour, ma chere Henriette. Comme tu es diligente ! A peine ai-je les yeux ouverts que l'on m'apporte tes ordres. Il eſt vrai que j'étois un peu fatiguée, & que je me ſuis laiſſé appeſantir.

La Comtesse.

Mon laquais vous auroit-il réveillée ? J'en ſerois au déſeſpoir.

La Baronne.

Non, je l'étois... Que j'aime ton habitation ! Qu'elle eſt calme ! On y oublieroit aiſément que l'on n'eſt qu'à ſix petites lieues des deſtructeurs de nos aſyles & de notre repos... La campagne va s'ouvrir ; on dit que, ſous peu de jours, il y aura quelque grand mouvement dans l'armée. A propos, mon frere nous a mandé du camp que vous aviez accordé l'hoſpitalité à la plus honnête, à la plus intéreſſante créature qui exiſte, un Commandeur de Stelheim. Son aventure eſt bien malheureuſe ! Mais, ma chere Henriette, vous me paroiſſez triſte ! N'auriez-vous pas autant de plaiſir à me revoir, que j'en ai eu à me rendre à votre invitation ?

La Comtesse.

Sophie, vous m'offenſez ! Je vous jure, par l'amitié qui nous uniſſoit dès l'enfance, que j'ai éprouvé, en vous ſerrant dans mes bras, la ſeule joie à laquelle mon ame puiſſe ſe livrer déſormais. Mon caractere eſt bien changé ; la mort de mon époux, l'âge avancé de mon pere, la ſolitude où je ſuis prête à me trouver, tout m'effraie. Plaignez votre amie, Sophie ; elle ſouffre, & vous ſeule pouvez rendre quelque calme à ſon ame.

La Baronne.

Tu m'affliges ; ouvre-moi ton cœur. Je connois mon Henriette : elle n'eſt pas de ces femmes à qui un aveu doit coûter, parce qu'il les fait rougir : rien que d'honnête, de noble & de vraiment intéreſſant ne peut occuper le cœur de mon amie. Parle, mes larmes ſe mêleront aux tiennes, & peut-être parviendrai je à les eſſuyer.

La Comtesse.

L'intérêt que tu prends à moi, ma chere Sophie, te fait t'exagérer un peu ma ſituation. Je ne ſuis pas heureuſe : mais dois je me plaindre, puiſque mes maux ſont mon ouvrage ? Je te dirai tout, mon ame a beſoin de s'épancher. Eh, qui mieux que ma Sophie doit exciter ma confiance ? A peine avois-je la faculté de penſer, que je me faiſois un devoir de la laiſſer lire dans mon cœur. Il étoit calme alors : la douce amitié, la tendreſſe filiale, les devoirs les plus ſaints & les plus chers l'occupoient ſans le fatiguer. Sophie, un inſtant, un ſeul inſtant a renverſé cet édifice de bonheur, que vingt ans de paix avoient élevé. Ecoute-moi, & plains-moi. Privée d'une mere reſpectable qui perdit la vie en me la donnant, mon pere me mit au couvent dès que ma bouche put articuler ce nom ſi cher à mon cœur ; c'eſt-là, ma Sophie, que douze années de ma vie ſe ſont écoulées près de toi : mon pere venoit me voir auſſi ſouvent que ſon état le lui permettoit. Appellé au commandement par ſes vertus militaires, ſujet d'un Roi altéré de gloire, il lui falloit oublier qu'il étoit pere, & ſe ſouvenir ſans ceſſe qu'il étoit ſoldat. Peu de temps avant que je ſortiſſe du couvent, immédiatement après que tes parents t'eurent appellée pour te marier, j'eus la douleur d'apprendre que ce vertueux Général avoit été fortement bleſſé dans une affaire, & que, ne pouvant plus monter à cheval, il étoit obligé de quitter le ſervice, & de ſe retirer dans ſa

Terre (c'eſt celle que nous habitons). Dès que ſa ſanté fut rétablie, il vint lui-même me confirmer cette derniere nouvelle ; il me préſenta M. le Comte de Saltzberg, Capitaine dans ſon Régiment, & ſon meilleur ami. Le Comte étoit un de ces hommes plus francs que polis, eſclave de ſes devoirs ; il leur eût tout ſacrifié, excepté l'amitié : ſa figure étoit agréable, & ſon âge, quoique beaucoup plus avancé que le mien, n'étoit cependant pas un obſtacle qui pût raiſonnablement lui nuire, s'il avoit eu le projet de plaire. Mon pere me dit qu'il me le deſtinoit pour époux, s'il ne m'inſpiroit pas de répugnance ; que ſa fortune étoit au moins égale à la mienne, & qu'il conſentoit à vivre près de lui. J'acceptai ſans héſiter ; j'aimois mon pere ; la ſolitude commençoit à m'ennuyer depuis que tu ne la partageois plus avec moi ; j'allois avoir ma liberté ; j'allois jouir à chaque inſtant des tendres careſſes de ce pere adoré ; tout concourut à me décider. Peu de jours après, on me fit ſortir du couvent, & je liai pour jamais mon ſort à celui d'un homme qui ne parvint à m'inſpirer qu'une eſtime que je ne pus refuſer à ſes vertus & à ſa conduite avec moi. J'étois cependant heureuſe... parceque j'étois indifférente, & que toutes mes facultés aimantes s'étoient réunies ſur mon pere. Sa conſervation, ſon bonheur, étoient mon unique étude. Je perdis mon époux, après trois ans de mariage ; il fut tué dans une bataille où il s'étoit conduit de la maniere la plus diſtinguée : je le regrettai ſincèrement. Aucun gage n'avoit reſſerré nos liens : je pleurai dans le ſein de mon pere ; il parvint à tarir mes larmes.

La Baronne.

Combien je gémis alors, ma chere Henriette, de n'être pas à portée de t'offrir les conſolations de l'amitié ! J'appris ce malheur en Saxe, où j'étois auprès de la mere de mon mari. J'ai paſſé les

quatre plus belles années de ma jeuneſſe à eſſuyer les humeurs & les caprices de la plus inſupportable des femmes. Elle n'eſt plus ; & ſa mort, en me rendant aux lieux de ma naiſſance, m'a rapprochée de ma chere Henriette : mais elle ſouffre ; puis je me livrer à la joie ! Parle, mon amie, acheve de m'ouvrir ton cœur.

La Comtesse.

Je jouiſſois d'un calme profond. La premiere année de mon veuvage étoit paſſée, & je me livrois abſolument aux plaiſirs purs de l'agriculture, & aux ſoins intérieurs que je m'impoſois moi même. Un jour que je revenois de la chaſſe, je trouvai tout le Château en mouvement : j'en demandai la cauſe ; mon pere vint à moi & me dit : « Ma chere Henriette, j'eſpere que tu vas me remercier : je vais donner à ton ame une occaſion de prendre l'eſſor. Le Commandeur de Stelheim, homme de la plus grande naiſſance, & dont les vertus & la bravoure me ſont connues, a eu au camp une affaire malheureuſe ; il eſt dangereuſement bleſſé : on le conduiſoit à la ville voiſine pour y recevoir des ſecours : la perte de ſon ſang & les douleurs exceſſives qu'il reſſent l'ont mis hors d'état de pourſuivre ſa route. Ses gens vouloient l'établir dans une auberge de ce bourg ; je ne l'ai pas ſouffert. Je l'ai fait tranſporter ici, & j'eſpere que tu accorderas tes ſoins à un des hommes les plus eſtimables que je connoiſſe, & le plus intéreſſant par la cauſe même de ſon malheur »... Mon pere me prit par la main, & me conduiſit où étoit le Commandeur. Sophie ! je vous rendrois bien imparfaitement la révolution que j'éprouvai : ſes bleſſures étoient ouvertes, ſon ſang en ſortoit à flots ; la mort étoit ſur ſes levres : ſes yeux appeſantis eurent à peine la force de ſe tourner vers nous ; les miens ſe remplirent de larmes : je voulus m'avancer près de ſon lit, mes jambes ſe déroberent ſous moi ;

peu s'en fallut que je ne perdiſſe connoiſſance. J'attribuai cette foibleſſe à la pitié que devoit m'inſpirer ſon état : je revins à moi, & je lui prodiguai des ſoins que je ne croyois rendre qu'à l'humanité : on parvint à arrêter les accidents : un peu plus tranquille ſur cet objet, je rentrai dans mon appartement.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le général à la Baronne.

IL y a bien long-temps, Madame, que je deſirois avoir l'honneur de faire connoiſſance avec la plus tendre amie de ma fille. Les circonſtances m'ont mal ſervi : mais hier, ſans la crainte de vous déplaire, mon impatience m'eût fait enfreindre vos ordres. Permettez-moi, Madame, de vous préſenter M. le Commandeur de Stelheim : c'eſt à un haſard malheureux que nous devons le plaiſir de le poſſéder.

Le Commandeur.

Je me ſuis plaint hier, Madame, du retard que vous nous avez preſcrit ; l'impatience eſt pardonnable quand elle eſt cauſée par le deſir de vous faire ſa cour. C'eſt cette impatience qui nous fait eſpérer d'obtenir grace pour la maniere peu décente dont nous nous préſentons devant vous.

La Baronne.

C'eſt à moi à vous en demander ; je vous ai privé de la Comteſſe : mais, de bonne foi, la fatigue m'avoit rendue ſi mauſſade, qu'il falloit l'indulgence de l'amitié pour me ſupporter & puis un petit mouvement de coquetterie. On ne veut pas paroître devant

les perſonnes à qui on deſire de plaire, dans le déſordre qu'entraîne néceſſairement un voyage, & un voyage qui ne s'eſt pas paſſé ſans événement.

LE GÉNÉRAL.

Effectivement, on m'a dit qu'il vous étoit arrivé un accident.

LA BARONNE.

Moins que rien : j'en ai été quitte pour la peur.

LE GÉNÉRAL À LA COMTESSE.

Mais, ma fille, eſt-ce que tu ne fais pas ſervir le thé ?

LA COMTESSE.

J'attendois vos ordres, mon pere.

(Elle ſonne).

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR, LE LAQUAIS.

LA COMTESSE AU LAQUAIS.

LE thé.

(Le Laquais ſort).

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

LA COMTESSE AU GÉNÉRAL & AU COMMANDEUR.

Eh bien, Meſſieurs, avez-vous fait bonne chaſſe ?

Le Commandeur

Oui, Madame ; & nous n'avions à y deſirer que le bonheur de vous y voir.

Le Général

Oh, depuis quelque temps, elle n'eſt plus bonne à rien, mon Henriette ; autrefois elle avoit déclaré la guerre à tous les habitants de mon parc : elle montoit à cheval, elle franchiſſoit les plaines, c'étoit un vrai huſſard. Le plus grand plaiſir de ce pauvre Comte étoit de la faire ployer ſous un gros mouſqueton. Vous ne croiriez pas, mon ami, qu'elle faiſoit l'exercice comme le ſoldat le plus adroit de mon Régiment. Vous n'avez rien vu de tout cela, vous. Depuis que vous êtes ici, il ſemble que ſa ſanté ſe ſoit affoiblie à meſure que vous recouvriez la vôtre.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR, LE LAQUAIS, PLUSIEURS VALETS.

Le Commandeur veut verſer le thé que les domestiques viennent d'apporter ; mais le Général l'en empêche & dit :

Le Général à la Baronne & à la Comtesse.

Ah, Meſdames, permettez-moi de vous ſervir.

(Au Commandeur en lui verſant enſuite).

Convenez, Stelheim, qu'hier à ſouper je vous ai fait de bonnes hiſtoires : c'eſt dommage qu'on ne puiſſe pas les conter devant des femmes ! Je vous le dis franchement, Commandeur, vous ne me vaudrez jamais : à votre âge j'aurois été preſque auſſi fâché de

voir un de mes camarades boire plus ſec que moi que s'il ſe fût mieux préſenté à l'ennemi. Il faut des principes, mon ami.

(Il ſe verſe du thé & le boit).

Le Commandeur

Je vous aſſure, Monſieur, que je ſerois trop heureux de faire quelque choſe qui vous plût.

Le Laquais & les autres valets desservent la table à thé & sortent.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le Commandeur

Mais il y a pluſieurs années, à un repas de corps, je me laiſſai entraîner par l'exemple, je bus au point de perdre la raiſon ; j'inſultai le meilleur de mes amis : le lendemain que devins-je en apprenant les excès où je m'étois emporté ? j'avois voulu plonger mon épée dans ſon ſein. Aucune excuſe ne me coûta : je tombois à ſes pieds ; il me tendit les bras & reçut de moi le ferment de renoncer à ce breuvage dangereux qui m'avoit fait oublier, en un inſtant, ce que je devois à l'homme du monde qui m'aimoit le plus & ce que je me devois à moi-même. Voilà, Monſieur, ce qui m'a donné le courage de réſiſter au deſir que j'ai de vous plaire.

La Comtesse au Général.

Ah, mon pere, pourriez-vous lui en faire un crime ?

Le Général au Commandeur.

Brave jeune homme, je vous en eſtime davantage ; mais, moi, jamais le vin ne m'a fait perdre la raiſon. Morbleu, ſi je m'étois enivré, je crois que j'aurois été bien honteux le lendemain ! Je trouve que l'ivreſſe eſt l'état qui rapproche le plus l'homme des autres animaux : mais il faut avoir de la tête. J'avois pour camarade un des meilleurs convives de l'armée, le Major Raindorf. Le brave homme ! il buvoit ſec, celui-là ; il aimoit la chaſſe, les belles, & ſon état par-deſſus tout : nous avons repréſenté enſemble à des batailles bien chaudes & à des banquets bien joyeux. Je donnerois l'impoſſible pour avoir de ſes nouvelles.

Le Commandeur

Je pourrois vous en donner, Monſieur ; j'ai l'honneur d'être ſon beau-frere : il a épouſé une ſœur à laquelle je ſuis tendrement attaché ; elle eſt en Siléſie, dans le ſein de ſa famille ; je lui ai écrit dès que ma ſanté me l'a permis & j'attends ſa réponſe. Il eſt poſſible que, malgré ſon âge, Monſieur de Raindorf rejoigne le camp au moment où l'armée ſe mettra en campagne : il aime la gloire comme ſon Roi.

Le Général

Il eſt bien heureux, mon ami, de pouvoir lui conſacrer les derniers de ſes jours ! je l'envie : mais, dites-moi donc, comment n'avez-vous pas de nouvelles ? il n'eſt pas poſſible qu'on reſte encore long-temps dans l'inaction. Nous vous perdrons bientôt, Commandeur.

La Comtesse

La ſaiſon n'eſt pas avancée, mon pere. D'ailleurs Monſieur de Stelheim eſt à peine convaleſcent, on ne pourroit pas exiger de

lui…

Le Commandeur

Exiger, Madame ! ah, le plus grand chagrin que je puſſe éprouver ſans doute ſeroit d'abandonner des lieux que vos bontés & celles de Monſieur votre pere m'ont rendus ſi chers : mais ſi l'on marchoit à l'ennemi… ma vie eſt à mon Roi ; combien le ſacrifice lui en paroîtroit grand s'il ſavoit que vous avez daigné veiller à ſa conſervation !

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR, LISBETH.

Lisbeth.

Il vient d'arriver un Courier pour Monſieur le Commandeur. Il l'attend dans ſon appartement.

(Elle ſort).

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le Commandeur.

Ces Dames me permettent-elles… ? Ce ſont ſans doute des nouvelles de ma ſœur.

La Comtesse.

Allez, Monſieur, puiſſent-elles être auſſi heureuſes que vous paroiſſez le deſirer !

(Le Commandeur ſort).

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE GÉNÉRAL.

La Baronne.

Il eſt parfaitement aimable, le Commandeur.

Le Général.

Charmant, Madame. Je l'aime à la folie. Quel dommage qu'un ſi brave homme ait pris l'engagement de ne pas tranſmettre ſon nom !

La Baronne.

Mais, Monſieur, par quelle bizarrerie a-t-il deſiré l'Ordre Teutonique ?

Le Général.

Son peu de fortune, un grand nom qu'il falloit ſoutenir ; tout l'a néceſſité à faire ce ſacrifice. Sa Commanderie lui vaut trois mille ducats par an, & il n'en a pas cent de patrimoine : c'eſt une grande différence. D'ailleurs il eſt d'un caractere froid. Je parierois que ce jeune homme n'a jamais été amoureux : tant mieux pour lui : moins de regrets, moins de folies.

La Baronne.

J'ai peine à concevoir qu'avec ce caractere froid il ait eu une affaire particuliere. Il faut un motif majeur, ou une bien mauvaiſe tête, pour encourir les peines que la ſage ſévérité du Roi a impoſées contre le duel.

Le Général.

Son motif eſt eſtimable, Madame. Un Officier de ſon Régiment s'eſt permis les propos les plus légers contre une ſœur qu'il aime tendrement, pouvoit-il les ſupporter ? Le calomniateur a payé de ſa vie cette légèreté imprudente : le Commandeur a été obligé de ſe ſouſtraire aux pourſuites des loix : c'eſt ce qui m'a procuré le bonheur de le connoître, & je m'en applaudis. Ses amis ont obtenu ſa grace : le Roi le plus ſévere eſt auſſi le plus juſte ; il ſait que le ſeul droit du plus fort doit être de défendre le plus foible. Et dans quel cas devons-nous venir au ſecours de votre ſexe, ſi ce n'eſt dans celui où l'on attaque injuſtement votre réputation ? Je vous demande la permiſſion d'aller m'habiller ; j'aurai le plaiſir de vous faire ma cour à l'heure du dîner... J'eſpere, Madame, que vous nous reſterez quelques jours. Vous aimez mon Henriette. Et qui eſt-ce qui ne l'aimeroit pas ? Vous devez la trouver changée : on n'apperçoit plus de traces de cette tête ardente, de cette imagination exaltée qui me faiſoit frémir dans ſa jeuneſſe ; c'eſt ſa tendreſſe pour moi qui a dompté ſon caractere : auſſi lui dois-je mon bonheur.

(A la Comteſſe).

Baiſe-moi, mon Henriette.

(Il la regarde tendrement, l'embraſſe, ſalue la Baronne, & ſort).

LA COMTESSE, LA BARONNE.

La Baronne.

Combien je deſirois qu'on nous laiſsât libres ! Ils nous ont interrompus bien mal à propos ! Revenons à toi, ma chere Henriette.

La Comtesse.

Tu l'as vu, Sophie, la cauſe de tous mes maux : ce Stelheim qui ne doit la vie qu'à mes tendres ſoins : les bienfaits que l'on diſpenſe ſont un lien plus fort que ceux que l'on reçoit. Ah, mon amie, je rougis de ce que mon cœur te confie ! Plains ton Henriette, & ne l'accable pas de reproches.

La Baronne.

Des reproches ! eh puis-je t'en faire ? Dépend-il de ſoi de ſe ſouſtraire à l'empire invincible des paſſions ? Henriette, je ſouffre de tes maux : mais je crois que tu te les exageres. Si Stelheim partage ton amour, quelle eſt donc la cauſe de ta douleur ?

La Comtesse.

Je le vois, Sophie, tu es bien loin encore de ſentir toute l'étendue de mes peines. Stelheim m'aime, ſans doute ; il ne m'eſt pas permis mis d'en douter, quoiqu'il ne m'en ait jamais fait l'aveu. L'ordre que la médiocrité de ſa fortune la forcé de prendre, lui interdit tout eſpoir d'être mon époux. Mais la raiſon a perdu tous ſes droits ſur moi ; ſoit qu'une ame où les paſſions ſont plus lentes à ſe déployer les éprouve avec plus de violence ; ſoit que quand la pitié ſe joint à l'amour, il établiſſe mieux ſon empire : mais, ma Sophie, jamais, non jamais on n'aima avec tant de fureur. Stelheim eſt à moi ; ce que j'ai fait, la vie qu'il doit à mes foins, tout m'attache à lui. Que devenir, ma Sophie ? Daigne guider ta malheureuſe amie.

La Baronne.

Je ne puis que te plaindre & tâcher de te conſoler. Quels conſeils pourrois-je te donner ? Il n'en eſt point qui puiſſent changer ta poſition : ton amant eſt dans l'impoſſibilité de devenir ton époux, & cependant tu ne peux vivre ſans lui. Henriette, éleve ton ame ; mets-toi au-deſſus du malheur. Stelheim ne connoît pas ta paſſion ; étouffe-la dans ton ſein. Tu ne peux pas te diſſimuler que même le charme que tu éprouves à le voir va t'être ravi : on peut le rappeller d'un moment à l'autre, & …

La Comtesse.

Ah, cruelle amie ! tu me déchires le cœur. N'ai-je donc pas aſſez de ce que je ſouffre, ſans rapprocher l'époque de mon déſeſpoir ? Je le ſens, Sophie, il faudra renoncer à la vie, s'il faut renoncer à voir Stelheim. C'eſt un bonheur bien pur & qui ne me laiſſe aucun remords, ne me l'envie pas ; j'ai accoutumé mon cœur à s'en contenter mais en lui laiſſant eſpérer d'en jouir toujours.

LA COMTESSE, LA BARONNE, LE LAQUAIS.

La Baronne., remettant une lettre à la Comtesse.

De la part de M. le Commandeur de Stelheim.

(Il ſort).

LA COMTESSE, LA BARONNE.

La Comtesse.

De Stelheim !

(Elle décachete la lettre en tremblant, la lit avec précipitation, & ſe jette dans les bras de la Baronne).

Ah, Sophie ! c'en eſt donc fait !

La Baronne.

Qu'eſt-il arrivé ? Tu me glaces d'effroi.

La Comtesse.

Écoutez, Sophie, & jugez ſi mon malheur eſt au comble.

(Elle lit).

« Madame, la lettre que je viens de recevoir eſt de mon Lieutenant-Colonel ; il m'annonce que l'armée va ſe mettre en marche, & qu'elle eſpere rencontrer l'ennemi ſous peu de jours : c'eſt m'ordonner de rejoindre ; l'honneur m'en impoſe la loi. Ce n'eſt qu'au moment où je vous quitte, peut-être pour jamais, que j'oſe révéler un ſecret que je renfermois dans mon ſein. Je vous aime, Madame ; mais l'amour le plus tendre eſt auſſi le plus pur. Vos vertus, vos bontés pour moi ont plus enflammé mon ame que vos charmes n'ont ébloui mes yeux. Je vous rends un culte & non un hommage, divine Henriette. Recevez ſans colere l'aveu d'un ſentiment, peut-être digne de ſon objet, par ſa force & ſon déſintéreſſement. Je ſais trop qu'il ne m'eſt pas permis d'eſpérer ; que tout nous ſépare : mais je ne veux qu'aimer, & mourir digne de ce que j'aime. Je déchire mon cœur en me ſéparant de vous : j'ai craint ma foibleſſe, mon déſeſpoir. En vous voyant, aurois-je pu en modérer l'excès ? Votre pere, votre amie, tout ce qui vous entoure en auroit deviné la cauſe, & je vous aurois compromiſe. Eh qui ſait s'il m'eût été poſſible de vous fuir après vous avoir vue ? Henriette, n'accablez pas de votre haine un malheureux dont le crime eſt involontaire ; daignez le plaindre quelquefois, & dites, lorſque vous apprendrez ſa mort : il a verſé ſon ſang pour ſa patrie ; mais

le dernier de ſes ſoupirs a été un regret de n'avoir pu me plaire & me mériter. Adieu, Madame, je ſens que la force m'abandonne, & j'eſpere être bientôt délivré d'une vie qui m'eſt odieuſe. Adieu, je pars, & pour jamais. Stelheim ».

(La Comteſſe tombe dans ſon fauteuil, & ne peut plus articuler un ſeul mot ; elle ſe couvre le viſage avec ſon mouchoir).

La Baronne.

Henriette, revenez à vous ; écoutez votre amie : elle mele ſes larmes aux vôtres. Voici le moment de montrer cette fermeté d'ame, ce courage qui fait tout ſupporter.

La Comtesse.

Du courage, & Stelheim m'abandonne !... Je ne le verrai plus, Sophie ! Il croit que je le hais : il va prodiguer une vie à laquelle la mienne eſt attachée. Le déſeſpoir le précipitera au-devant du danger ; & qui ſait ſi la fatigue & le chagrin ne préviendront pas d'autres périls. Ses bleſſures peuvent ſe rouvrir ; je le vois couvert de ſon ſang. Sophie, je vole à ſon ſecours : rien ne peut m'arrêter. Stelheim, tu vas me voir attachée à tes pas ; la mort ſeule pourra nous ſéparer. En vain, cruelle amie, tu voudrois entreprendre de changer ma réſolution ; je le ſuivrai, je le défendrai contre tous les périls.

La Baronne.

Tu me fais frémir, Henriette. Écoute la voix de l'amitié, celle de l'honneur. Que vas-tu faire ? enfoncer le poignard dans le ſein de ton pere, déshonorer ta famille, te dégrader aux yeux mêmes de l'être à qui tu veux tout ſacrifier. Quelle ſera ta deſtinée ? on

verra la Comteſſe de Saltzberg, la fille du Général de Kaiſmer, eſclave d'une malheureuſe paſſion & traînée à la ſuite d'un homme qui ne peut être ſon époux ! elle deviendroit la fable du camp, l'objet du mépris public ! Je ne dois rien te diſſimuler, ce Stelheim, qui t'adore, ſeroit le premier à te mépriſer & à te reprocher ta foibleſſe. Tels ſont tous les hommes, ils cherchent à nous ſéduire, ils y parviennent, l'amour nous entraîne bien plus loin qu'eux. Il eſt mille exemples qu'une femme ait tout ſacrifié à ſon amant : en eſt-il un qui s'en ſoit rendu digne par d'autres ſacrifices ou au moins par une éternelle reconnoiſſance ? Ils nous mépriſent, ils nous demandent compte de l'opinion publique que nous n'avons dédaignée que pour eux. Henriette, ouvre les yeux, & frémis de ton égarement.

La Comtesse, pendant le discours de son amie, paroît plongée dans une rêverie douloureuse ; ensuite elle se leve, se promene à grands pas sans pouvoir lui parler, & se rapproche enfin d'elle d'un air un peu moins agité.

La Baronne, la suit des yeux durant cette scene muette.

La Comtesse.

Sophie, vous m'avez éclairée ſur les ſuites d'un éclat, je l'éviterai : mais, mon amie, ſauvez-moi de mon déſeſpoir. Comment cacher à mon pere le chagrin que me cauſe ce départ précipité ? Il me devinera, Sophie, &, pour la premiere fois, ſes yeux me verront rougir de honte & de douleur. Arrachez-moi d'ici, tout m'y retrace un objet trop cher à mon cœur. Venez dire à mon pere qu'une lettre de votre époux vous rappelle à l'inſtant près de lui, que vous ne pouvez vous réſoudre à vous ſéparer ſitôt de moi, & que vous lui demandez de me permettre de vous ſuivre & de

paſſer quelques jours auprès de vous. Le temps, les tendres conſolations de l'amitié, parviendront ſans doute à me calmer : mais je ne puis me réſoudre à paroître devant lui dans l'état douloureux où je ſuis. Je vous attendrai à la porte du Parc. Venez, Sophie ; ayez pitié de votre malheureuſe amie.

LA BARONNE.

Je conſens à ce que tu exiges de moi. J'aime mieux te conſoler d'être la plus foible des femmes, que d'avoir à rougir pour toi des ſuites funeſtes d'une conduite inexcuſable.

LA COMTESSE.

Ah, Sophie, vous n'avez jamais aimé ! Mais fuyons, je vous en conjure. Chaque inſtant qui s'écoule augmente mon ſupplice & mon déſeſpoir.

(Elles ſortent).

FIN DU PREMIER ACTE.

LA COMTESSE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

LA COMTESSE.

LA BARONNE.

LA COMTESSE.

Acte II

Le théâtre change & repréſente le camp. Sur la gauche, au bord de la ſcene, eſt la tente du Commandeur, à droite eſt le piquet, auprès duquel eſt un Factionnaire. On voit dans le fond pluſieurs Soldats & Bas-Officiers qui boivent ſous leurs tentes & d'autres qui jouent aſſis à terre : un Tambour ſe repoſant ſur ſa caiſſe s'amuſe à les regarder.

LA COMTESSE, MIKAIL, TOUS DEUX EN HABIT DE CHEVAL & EN BOTTES. UN SERGENT, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS, UN TAMBOUR.

MIKAIL.

Madame me permet-elle de lui demander ce que ſignifie tout ceci ? Nous ſommes venus comme ſi le Diable nous avoit portés, & pourquoi faire ? Je ſuppoſe que c'étoit la curioſité de voir un camp : mais, moi, qui ai paſſé vingt ans à les habiter, je vous avertis qu'il n'y fait pas bon pour nous. Si l'on vous connoiſſoit pour une femme, on croiroit que nous venons ici… Enfin je n'oſe pas dire à Madame ce qui nous en arriveroit. Croyez-moi, retournons chez Monſieur votre pere, à préſent que votre curioſité doit être ſatisfaite.

LA COMTESSE.

Qui voulez-vous qui nous reconnoiſſe ? Vous voyez que nous avons traverſé le camp ſans que perſonne fît attention à nous. Mikail, je veux voir une bataille. On dit que l'armée doit rencontrer l'ennemi ſous peu de jours : nous reviendrons après que nous aurons vu le combat.

MIKAIL.

Nous reviendrons ! permettez-moi de vous dire qu'il y a bien des choſes plus sûres que ça. Nous reviendrons, ſi nous ne ſommes pas careſſés par quelques boulets ou par quelques balles de fuſil.

LA COMTESSE.

Ah, je vois ce que c'eſt ! vous avez peur.

MIKAIL.

Moi, peur ! Madame, demandez à Monſieur votre pere ſi je ſuis un poltron. J'ai ſervi pendant vingt ans ſous ſes ordres, & nous avons vu ſouvent l'ennemi : car c'étoient toujours les entrepriſes les plus périlleuſes qui étoient confiées à mon brave général. J'ai même eu le bonheur de recevoir un coup de feu qui lui étoit adreſſé, c'eſt alors qu'il m'attacha plus particuliérement à lui : mais, encore une fois, Madame, renoncez à votre projet. Nous ne pouvons reſter plus longtemps au camp ſans que l'on nous y remarque : je conviens qu'il ſeroit difficile que l'on vous reconnût pour une femme ; mais, ſi l'on nous prenoit pour des eſpions, nous ſerions bien dans un autre embarras !

LA COMTESSE.

Non, Mikail ; je ſuis abſolument décidée à reſter ici : mais ton obſervation eſt juſte ; nous pourrions être ſuſpects. Sais-tu ce qu'il faut faire ?

MIKAIL.

Ordonnez, Madame ; vous ſavez ſi je ſuis à vos ordres.

La Comtesse.

Je n'en ai jamais douté, mon ami ; c'eſt ce qui m'a décidée à te choiſir entre tous mes gens. Comme tu as été ſoldat, rien ne te ſera plus facile que ce que je vais te propoſer. Engageons-nous tous deux. Tu diras que nous ſommes déſerteurs de quelque Régiment des Alliés ; que la dureté avec laquelle on nous traitoit nous a forcés à prendre notre parti. Une fois ſous l'uniforme, qui veux-tu qui nous reconnoiſſe ou qui nous devine ici ?

Mikail.

Mais, Madame, pourrez-vous tenir à la fatigue, à la vie laborieuſe & frugale où nous ſommes forcés, nous autres ſoldats ? Votre ſanté s'altérera ; & comment oſerai-je, après cela, paroître aux yeux de Monſieur votre pere ? il m'accablera de reproches pour m'être prêté à une fantaiſie qui n'eſt vraiment pas raiſonnable. Pardon, Madame, ſi ma liberté vous déplaît : mais ſi vous ſaviez que je mourrois de chagrin s'il vous arrivoit quelque choſe… Ayez pitié de votre vieux ſerviteur.

La Comtesse.

Je ne vous veux pas de mal de votre réſiſtance, Mikail ; mais rien ne peut me faire changer de réſolution. Vous êtes le maître de me laiſſer ſeule au milieu des périls que vous prévoyez, je ne vous force point à les partager. Allez, retournez chez mon pere : j'exige ſeulement de vous que vous ne lui diſiez rien de ce que je vous confie. Il me croit chez Madame de Birlhem, laiſſez-le dans l'erreur, je vous l'ordonne, & votre obéiſſance à cet égard eſt la plus grande preuve d'attachement que vous puiſſiez me donner.

Mikail.

Moi, vous quitter, Madame ! vous laiſſer ſeule expoſée à tant de dangers ! non certainement. Si j'ai oſé me permettre quelques repréſentations, c'étoit pour vous que je tremblois. Vous perſévérez dans votre projet : je ne vous quitte qu'à la mort.

La Comtesse.

Écoute, Mikail : as-tu pu penſer que j'euſſe le projet d'abandonner mon pere ? Ah, ſi je ne le ſavois pas dans la plus parfaite ſécurité, j'aurois renoncé à tout, plutôt que de lui cauſer une légere inquiétude. Peu de jours me ſuffiront pour voir ce qui m'attire ici. Oui, mon ami, je retournerai bientôt auprès de ton maître ; j'y retournerai plus calme & plus tranquille : en me parlant de lui tu ne ferois que m'affliger. Mikail, je ſuis entraînée.

Mikail.

Eh bien, Madame, ordonnez : que faut-il que je faſſe ?

La Comtesse.

Approche-toi de ces Bas-Officiers qui boivent près d'ici, propoſe-leur de nous engager : tu diras que je ſuis ton neveu & que j'ai été ton compagnon de déſertion. Sois bien ſur tes gardes, & ſouviens-toi que je ne ſuis plus que ton camarade.

Mikail.

Allons, camarade, à la garde de Dieu.

La Comtesse.

Écoute, Mikail : ſi par haſard tu étois rencontré ou reconnu par Monſieur de Stelheim, dis-lui que tu m'as quittée pour entrer

au ſervice, & garde ſur ta tête de lui laiſſer ſoupçonner que je ſuis au camp.

MIKAIL.

Cela ſuffit.

(Il s'approche du piquet & va ſaluer pluſieurs Bas-Officiers de différents Régiments & vêtus de divers uniformes, qui ſont à boire enſemble).

LA COMTESSE, À PART EN S'APPROCHANT DE LA TENTE DU COMMANDEUR.

Je vais donc le revoir encore ! Si mes ſoins deviennent néceſſaires à ſa ſanté, je pourrai les lui prodiguer : mais ce n'eſt que dans ce cas que je me ferai connoître, & qu'il apprendra ce que je ſacrifie à l'ombre ſeule de ſon danger. Stelheim, j'ai perdu pour toi le bonheur & le repos : mais n'eſpere pas que je t'immole ma gloire.

MIKAIL, À UN SERGENT.

Bon jour, camarade.

LE SERGENT.

Camarade ! je ne le ſuis que des gens avec qui j'ai bu. Si vous voulez nous payer bouteille, c'eſt la meilleure maniere de faire connoiſſance.

MIKAIL.

Très volontiers. À qui faut-il s'adreſſer pour faire venir du vin ?

UN TAMBOUR.

Attendez, je m'en vais vous faire cette galanterie-là.

(Il ſe leve).

De faire venir, s'entend : car pour ce qui eſt de payer, ça ne me regarde pas ; c'eſt bon pour de jolis garçons comme vous.

(Il ſort).

LA COMTESSE, MIKAIL, LE SERGENT, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS.

LE SERGENT, À MIKAIL.

Mais il me ſemble que j'ai vu votre viſage dans quelque endroit : c'eſt sûrement à l'armée ou au cabaret ; car on ne me rencontre que là.

MIKAIL.

Peut-être dans tous les deux. J'ai ſervi quinze ans dans le Régiment du Colonel Kaiſmer : il fut fait Général & ſe retira peu de temps après ; c'eſt alors que je quittai. Je ne voulus pas ſervir ſous le nouveau Colonel, je paſſai chez les Alliés, où moi & ce jeune gaillard-là, qui eſt mon neveu, nous avons ſervi deux ans ſeulement : mais, ma foi, le ſoldat y eſt traité avec tant de dureté, que nous avons déſerté de compagnie.

LE SERGENT.

C'eſt bien fait. Quelle différence ! nous autres Pruſſiens, en temps de guerre, nos ſoldats ſont traités comme des Officiers :

mais en revanche en temps de paix à peine les Officiers le ſont-ils comme les ſoldats.

LA COMTESSE, MIKAIL, LE SERGENT, LE TAMBOUR, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS, UNE VIVANDIERE ET SES CAMARADES qui apportent une table, des sieges, du vin & des verres.

Le Tambour, à Mikail.

Tenez, luron, v'là votre affaire.

Le Sergent, à la Vivandiere.

Eh ! c'eſt Madame Brand'vin elle-même ! Bon jour, Reine de mon cœur ; nous apportez-vous du bon ? là, je dis, quelque choſe qui flatte le goſier ? v'là des étrangers qui nous régalent, & à qui faut en donner pour leur argent.

La Vivandiere.

Je vous aſſure, Monſieur l'Officier, que c'eſt ce qu'y a de mieux.

(Montrant la Comteſſe).

J'vas le faire goûter à ce jeune Gentilhomme-là. Il eſt pardi beau comme un ſoleil. Eſt-ce qu'il compte reſter-là comme un fainéant : Faut ſervir not' grand Roi, jeune homme ; ils me diſont tous, tant que la journée dure, qu'y n'y a que ce parti-là à prendre pour vivre avec gloire & pour faire envier ſa mort.

(Lui préſentant un verre plein).

Allons, buvez-moi ça.

La Comtesse.

Je vous remercie, Madame.

La Vivandiere.

Madame ! ah comme y vous eſt poli !

Le Sergent.

Ah, j'vous le dégourdirois s'il étoit des nôtres.

La Vivandiere

Que n'arrangez-vous ça, M. le Sergent ?

Le Sergent.

Je ne demande pas mieux.

(À la Comteſſe).

Tenez, ſans faire tort à mes camarades, vous ne pouvez pas choiſir un Régiment qui ait une plus belle réputation dans l'armée & que l'ennemi connoiſſe mieux. Notre brave Colonel, Monſieur de Stelheim, nous a ſi ſouvent préſentés à lui & d'une ſi bonne maniere... !

La Comtesse.

Vous êtes du Régiment de Stelheim ?

Le Sergent.

Oui, jeune homme ; je ſuis un de ſes enfants : car il eſt le pere de ſes ſoldats & l'ami de tous ſes ſupérieurs.

La Comtesse.

Allons, camarade, je ſuis des vôtres.

(Elle prend le chapeau du Sergent & attache ſa cocarde au ſien).

Le Sergent, criant

Vive le Roi & le Colonel Stelheim !

(Ils boivent).

Mikail.

Morbleu ! je ſuis tenté de faire comme mon neveu.

(Au Sergent).

Allons, camarade, avez-vous là des engagements tout prêts ?

Le Sergent.

Certainement.

(Il tire une écritoire de ſa poche & dit à la Comteſſe) :

Quel nom de guerre voulez-vous prendre ?

La Comtesse.

Sans regret.

Le Sergent, après avoir écrit.

Voilà que c'eſt fait.

(À Mikail).

Et vous, quel nom faut-il coucher ſur votre engagement ?

MIKAIL.

Par obéiſſance.

LE SERGENT.

Que Diable ! ce n'eſt pas un nom que çà !

MIKAIL.

Eh bien, Va de bon Cœur ; ſi vous l'aimez mieux.

LE SERGENT, APRÈS AVOIR ENCORE ÉCRIT.

Voilà qui eſt baclé.

(À la Comteſſe & à Mikail).

Il faut que je vous donne de l'argent à préſent.

LA COMTESSE.

Gardez-le, camarade ; ce ſera pour boire enemble à la ſanté de notre Colonel.

LA VIVANDIERE.

Çà s'appelle parler çà. Je m'en vais vous chercher de quoi boire tout cet argent-là.

LE TAMBOUR.

Sans adieu, mes amours : mais attendez donc que je vous donne le bras.

La Vivandiere

C'eſt plutôt moi qui vous le donnerois ; car vous êtes rond comme votre tambour : vous avez plus l'air de rouler que de marcher. Allons, venez, bon ſujet.

(Elle fait emporter la table, les ſieges, la pinte & les verres, & ſort avec le Tambour).

LA COMTESSE, MIKAIL, LE SERGENT, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS.

Le Sergent, à la Comtesse & à Mikail.

Allons, mes camarades, je m'en vais vous préſenter au Capitaine & l'on vous fera donner des uniformes.

La Comtesse.

Nous vous ſuivons. (Bas à Mikail). Obſerve-toi, je t'en conjure, & tremble de me découvrir.

(Elle ſort avec le Sergent & Mikail).

PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS.

Un Soldat, jouant avec un autre.

Il a fait là une bonne journée : le jeune homme eſt joli garçon. J'ai perdu, faut boire.

(Ils ſortent tous, excepté la Sentinelle du piquet, qui continue ſa faction).

LE COMMANDEUR, LINDAU, VALTZ, LA SENTINELLE.

VALTZ, AU COMMANDEUR.

Je ne ſaurois vous dire, mon cher Stelheim, combien j'ai de joie de vous revoir. Vous nous avez vivement inquiétés. Pourquoi nous avoir laiſſés ſi long-temps ſans nous donner de vos nouvelles ?

LE COMMANDEUR.

Mes amis, ne m'accuſez pas ſans m'entendre : mes bleſſures étoient plus dangereuſes qu'on ne le croyoit d'abord. Je ſuis reſté plus d'un mois ſans que l'on pût ſe permettre d'eſpérance : ma convaleſcence a été longue & pénible. Quand ma ſanté s'eſt raffermie, je voulois de jour en jour retourner au camp, & ...

LINDAU.

Fort bien ; à t'entendre, nous aurions tort de nous plaindre : mais dis-moi, je t'en prie, comment ton temps s'eſt écoulé chez cet éternel M. de Kaiſmer. Il faut qu'il ait un ſiecle, cet homme-là. Je crois qu'il étoit Général long-temps avant même que j'exiſtaſſe. On dit que c'eſt un brave homme : mais, parbleu, il doit être ennuyeux à en expirer. Conte-moi donc tout cela. Pour moi, je ne te dirai rien de nouveau. Nous avons aſſommé le temps à coups de cornets & de verres. Jouer & boire, boire & jouer, voilà notre vie. Mais je ſuis dans l'enchantement de te revoir, mon ami. Parle-moi donc, je ſuis impatient d'avoir une relation de ton petit voyage.

LE COMMANDEUR.

Vous êtes toujours le même, Lindau ; auſſi fou, auſſi aimable qu'avant mon départ. Je n'ai rien d'intéreſſant à vous raconter.

Un homme reſpectable par ſes vertus ſociales & militaires a bien voulu m'accorder l'hoſpitalité ; j'arrive pénétré... de reconnoiſſance, & je rapporte dans mon cœur le ſouvenir le plus ineffaçable de ſes bontés & de ſes ſoins : vous voyez que la relation n'eſt pas fort étendue.

LINDAU.

Àpropos, j'ai penſé avoir une affaire avec Stockauſen ; la retraite d'un des Capitaines du ſecond bataillon du Prince a laiſſé la place vacante ; elle m'appartenoit à toutes ſortes de titres : il a ſi bien fait ſa cour, qu'il a obtenu la préférence. Morbleu, ſi mes amis ne m'euſſent retenu, il auroit payé cher ſa faveur !

LE COMMANDEUR.

Je ſuis fâché que l'on vous ait fait un paſſe-droit, comme vous le dites : mais mon ami Stockauſen eſt, comme vous, un brave Officier ; il a donné à ſon Prince des preuves d'un attachement particulier, cela méritoit quelque préférence. Je plaindrois ceux qui commandent ſi on leur ôtoit le droit de récompenſer. Je ſuis sûr que ſon Alteſſe Royale a eu du regret de ne pouvoir vous contenter tous deux. Je ne me rappelle plus quel étoit le Souverain qui s'affligeoit d'avance quand une place importante venoit à vaquer. « Ils ſont vingt, diſoit-il, qui s'en croient dignes & qui la ſollicitent ; je ne puis faire qu'un heureux, & je vais faire dix-neuf mécontents ». Gardons-nous, mon ami, de nous livrer à la jalouſie. C'eſt une paſſion aviliſſante : elle flétrit bientôt notre ame, & la rend incapable des grandes choſes. La jalouſie méconnoît l'amitié, & ſouvent même la nature ; elle les outrage, & finit par nous rendre odieux tous ceux qui peuvent l'exciter.

LINDAU.

Mais ſais-tu bien que tu prêches dans la plus grande perfection. Ah, bon Dieu, quel abus de phraſes & de mots ! Eh, mon cher Stelheim, il étoit temps que tu nous revinſſes ; car ta tête ſe ſeroit aliénée ; tu aurois fini par radoter comme ton vieux Kaiſmer.

(Un détachement traverſe le fond du théâtre, pour relever les factionnaires ; on y voit la Comteſſe & Mikail en uniformes & ſous les armes : on poſe la Comteſſe en ſentinelle auprès du piquet, & l'on releve le ſoldat qui y montoit la garde ; il ſuit, ainſi que Mikail, le reſte de la troupe qui s'éloigne au petit pas. La Comteſſe, reſtée ſeule à ſon poſte, marche en large de la ſcene ; en appercevant le Commandeur, elle fait un petit mouvement de joie & de ſurpriſe. Elle eſt à portée de tout voir ; mais ne peut rien entendre).

LE COMMANDEUR, LINDAU, VALTZ, LA COMTESSE EN SENTINELLE.

VALTZ, AU COMMANDEUR.

Laissons cela. J'ai à t'apprendre une nouvelle qui te fera grand plaiſir, mon cher Stelheim. Ta ſœur eſt ici depuis trois jours.

LE COMMANDEUR.

Ma ſœur ! Ah, mon ami ! Et par quelle aventure ? Je ſuis au comble de la joie.

VALTZ.

Elle a voulu ſuivre ſon vieux époux. Ce brave Raindorf, malgré ſon âge, a voulu voir encore une fois l'ennemi. Il a conſenti à ce que ſa femme l'accompagnât, parcequ'il a partagé le deſir qu'elle avoit de vous revoir.

Le Commandeur.

Mon ami, conduis-moi près de ma ſœur ; je meurs d'impatience de l'embraſſer.

Valtz.

Elle te prévient : la voici.

LE COMMANDEUR, LINDAU, VALTZ, LA COMTESSE en sentinelle, M DE RAINDORF.

Le Commandeur, à M de Raindorf.

Ah, ma chere Caroline, que je ſuis heureux de vous revoir !

Mde Raindorf.

Stelheim, combien vous m'avez donné d'inquiétude ! Vous ne vous faites point d'idée de ce que j'ai ſouffert de n'être pas à portée de travailler moi-même au rétabliſſement de votre ſanté ; elle me paroît bien raffermie. Mon ami, dites-moi donc que je n'ai plus rien à craindre pour le plus aimé des freres.

Le Commandeur.

Si j'avois quelque inquiétude, elle ſeroit certainement détruite dans ce moment. Je vous vois, vous que j'aime plus que la vie. Puis-je me ſouvenir encore de ce que j'ai ſouffert ?

MDE RAINDORF.

M. de Raindorf alloit partir pour la Cour, lorſqu'il apprit que votre grace étoit accordée. Il vouloit ſe jetter aux pieds du Roi qui ne l'auroit ſûrement pas repouſſé : il a eu tant de preuves de ſa clémence & de ſa bienveillance particuliere !

LE COMMANDEUR.

Oui, ma ſœur, il l'eût écouté avec bonté. Ce Monarque eſt trop grand pour dédaigner de tendre la main à ceux qui ont prodigué leur ſang pour affermir ſes États : il ne croit pas que la reconnoiſſance ſoit une vertu indigne des Rois.

VALTZ.

Je ſuis aſſuré qu'il gémit de ne pas commander ici en perſonne : mais il eſt bien ſûr du ſuccès de la campagne. Notre Prince, ce fils chéri de la gloire, peut-il être vaincu ? Il eſt l'amour du ſoldat & la terreur de nos ennemis. La ſageſſe avec laquelle il diſpoſe, & l'intrépidité qu'il met à exécuter, lui ſont garants de la victoire.

LE COMMANDEUR.

Je vais dans un inſtant faire ma cour à ce Prince. Ses bontés pour moi me font regarder ce devoir comme un plaiſir ; & ſans celui que j'ai de revoir ma ſœur, je ſerois déjà à ſes pieds.

VALTZ.

Vous avez ſans doute bien des choſes à vous dire après une ſi longue ſéparation ; nous ne voulons pas retarder un entretien auſſi intéreſſant pour tous deux ; nous vous laiſſons. Nous te de-

mandons enſuite d'obtenir de Madame la permiſſion de lui faire notre cour.

M Raindorf.

J'en ſerai charmée, Monſieur. Les amis de mon frere doivent être ſûrs du plaiſir que j'ai à les voir.

Lindau.

Madame, je ſuis à vos pieds. J'eſpere, Commandeur, que tu ſouperas ce ſoir avec nous : ſans cela je te boude pour vingt-quatre heures.

Le Commandeur.

J'encourrai ta colere ; car je n'eſpere pas le pouvoir : mais je te reverrai ſûrement.

(Valtz & Lindau ſortent).

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE en sentinelle, M DE RAINDORF.

Le Commandeur.

Enfin, ma chere Caroline, me voilà ſeul avec vous : j'en avois grand beſoin. Ma lettre ne vous a inſtruit que bien imparfaitement de la violence de mon amour. Eh comment aurois-je pu me défendre de me livrer à tous les ſentiments que devoient m'inſpirer les tendres ſoins que la Comteſſe a daigné me prodiguer ?

Ah, ma ſœur, ſi vous l'aviez vu diſputer à tout ce qui l'entouroit le droit de me ſecourir ! Vingt fois le ſoleil en ſe levant m'a retrouvé ſans l'eſpoir de lui voir fournir ſa carriere.

Pendant tout ce temps, ma généreuſe bienfaitrice refuſa même de ſe livrer au ſommeil. Toutes les vertus ſociales, tous les charmes extérieurs embelliſſent la plus ſéduiſante des femmes. Ma ſœur, je le vois, vous me croyez enthouſiaſte ; vous doutez peut-être de ce que la vérité me dicte : mais ſi vous connoiſſiez la Comteſſe… !

MDE RAINDORF.

L'amour eſt rarement exempt de prévention :

mais je veux te croire. Réponds-moi ſeulement. As-tu ſu plaire à la Comteſſe ?

LE COMMANDEUR.

Lui plaire ! Ah, ma ſœur, je ſuis bien loin de l'eſpérer. Elle avoit pour moi de la bonté, de la déférence ; ſes yeux s'attachoient quelquefois ſur les miens avec complaiſance. Si je l'euſſe moins connue, je me ſerois peut-être flatté : mais je vis bientôt qu'elle ne faiſoit que s'applaudir de ſes bienfaits, qu'elle jouiſſoit de toute la reconnoiſſance qu'elle étoit sûre de m'inſpirer. Trop convaincu de lui déplaire par l'aveu de mon amour, je l'ai condamné au ſilence : mais je n'ai pu me contraindre que juſqu'au moment où je me ſuis ſéparé d'elle : dans cet inſtant affreux mon courage m'a abandonné ; j'ai voulu qu'elle ſût que je mourrois en l'adorant. Elle a reçu ma lettre au moment où je montois dans ma chaiſe. Je me ſuis ſouſtrait à la conſolation ou au déſeſpoir de ſavoir ce qu'elle penſe. Peut-être ſuis-je l'objet de ſa colere, & quand je le ſerois de ſa pitié, mon ſort n'en ſeroit pas plus doux. Tout eſt fini pour moi.

MDE RAINDORF.

Ne te livre point au découragement. Tout n'eſt peut-être pas déſeſpéré. Écoute ta ſœur, ton amie. Ce que tu m'as dit, l'impreſſion que fait preſque toujours un ſentiment vrai ; tout me fait juger que la Comteſſe n'eſt pas inſenſible.

LE COMMANDEUR.

Quoi ! ma ſœur ! vous préſumez… ? Ah ! ne vous jouez pas de ma foibleſſe. Songez que l'eſpoir que j'aurois conçu deviendroit mon plus grand ſupplice, ſi je ne pouvois le conſerver. Parlez-moi, dites que vous croyez qu'elle m'aime. Vous le croyez !… Mais, hélas, où me laiſſerois-je égarer ? Que me ſerviroit cette certitude, puiſque je ne puis être à elle ?

MDE RAINDORF.

Eh pourquoi ne pouvez-vous pas être à elle, ſi elle partage votre amour ?

LE COMMANDEUR.

Mais l'ordre dans lequel je ſuis.

MDE RAINDORF.

N'eſt-il point d'exemple que le Roi, qui s'en eſt fait nommer Grand-Maître, n'ait relevé de leurs vœux ceux qu'il a voulu favoriſer ? Ses bontés pour notre famille nous laiſſent plus d'eſpoir d'obtenir cette grace qu'à qui que ce ſoit.

LE COMMANDEUR.

Quand je ſerois aſſez heureux pour mériter cette faveur, croyez-vous que j'oſaſſe m'offrir à la Comteſſe avec le peu de for-

tune que je poſſede ? Soutiendrois-je l'idée de lui être à charge ?

Mde Raindorf.

Eh peut-on l'être à ceux qui nous aiment véritablement ?

Le Commandeur.

Quand je pourrois m'y réſoudre, croyez-vous que ſon pere y conſentît ? Il a de la bonté pour moi ; mais il ne donneroit jamais les mains à un mariage dont les fruits malheureux languiroient ſans fortune, & par conſéquent ſans conſidération : car il ne faut pas s'aveugler, l'un eſt preſque toujours dépendant de l'autre. Non, vous dis-je, il n'y a point d'eſpoir. Je vais traîner loin d'elle une vie malheureuſe & languiſſante ; j'appellerai la mort : puiſſe-t-elle n'être pas long-temps ſourde à mes cris !

Mde Raindorf.

Tu veux mourir, Stelheim ! Tu ne comptes donc pour rien l'amitié, la tendre amitié d'une ſœur qui n'exiſte que pour toi ? Ingrat ! je vais te donner une preuve de ce ſentiment que tu méconnois, & qui fait le charme de ma vie. Ton peu de fortune eſt le ſeul obſtacle à ton hymen, je me flatte de le lever : l'âge avancé de mon époux ne me laiſſe point d'eſpoir de lui donner des héritiers ; il t'aime preſque autant que moi, ſes biens ſont immenſes, & je ſuis ſûre de le décider à te les aſſurer, en faveur de ce mariage. C'eſt auſſi lui qui ſe jettera aux pieds du Roi pour obtenir la nullité de tes veux : je me charge de tout, ton bonheur ſera mon ouvrage.

Le Commandeur.

Je ne ſais où je ſuis ! T'ai-je bien entendu ? Ah, je tombe à tes pieds.

(Il ſe jette aux genoux de Madame de Raindorf).

C'eſt-là que je dois adorer ta tendreſſe & ta bonté. Oui, tu me rends à la vie : laiſſe-moi arroſer tes mains des larmes de la joie & de la reconnoiſſance.

(Il lui prend les mains & les lui baiſe à pluſieurs repriſes. La Comteſſe, dont la jalouſie s'eſt accrue par degrés, ne pouvant ſoutenir ce ſpectacle, jette ſon fuſil avec colere & ſort d'un air indigné ; on ſonne auſſi-tôt l'alarme, on bat la générale & l'on court après elle).

LE COMMANDEUR, M DE RAINDORF.

Le Commandeur, se releve précipitamment.

Mde Raindorf, effrayée du bruit.

Ah, qu'eſt-ce que j'entends ?

Le Commandeur.

Raſſurez-vous, mon amie : c'eſt ſûrement quelque malheureux déſerteur. Je le plains, les ordonnances ſont rigoureuſes. Viens, ma chere Caroline, allons trouver M. de Raindorf. Tu m'as fait entrevoir le bonheur, tu dois pardonner à mon impatience.

Mde Raindorf.

Allons ; quand je travaille à aſſurer ta félicité, crois-tu que je puiſſe me permettre quelque délai ?

(Ils ſortent).

Fin du second Acte.

LE COMMANDEUR, LA COMTESSE en sentinelle, M DE RAINDORF.

Le Commandeur.

Mde Raindorf.

Le Commandeur.

Le Commandeur.

Mde Raindorf.

Le Commandeur.

Acte III

LA COMTESSE enchaînée, conduite par DEUX CAVALIERS de Maréchaussée & suivie de PLUSIEURS SOLDATS.

La Comtesse & son escorte marchent dans le plus profond silence ; elle s'apperçoit qu'on la mene auprès de la tente du Commandeur & veut s'en éloigner avec précipitation.

Un Cavalier la retenant.

Halte-là, jeune homme ! il n'y a pas moyen de vous ſauver. Mais eſt-ce que vous avez le diable au corps ? Quitter votre poſte !

Eſt ce qu'on ne vous a pas lu les Ordonnances ? La tête caſſée pour la premiere fois, cela corrige.

Un autre Cavalier.

Il eſpéroit apparemment qu'on ne le reconnoîtroit pas ; car il ſe dépêchoit d'arracher ſon uniforme & d'ôter ſa cocarde : mais de ces fineſſes-là nous n'en ſommes pas dupes, nous autres. Je vous ſens un déſerteur d'une lieue à la ronde.

La Comtesse.

Je ne voulois pas m'échapper.

Le I Cavalier.

Quelque ſot vous croiroit : mais qui eſt-ce qui ne fuit pas la mort ?

La Comtesse.

Celui qui la deſire. Meſſieurs, ne ſeroit-il pas poſſible que l'on me conduisît ailleurs ? Mettez-moi dans un cachot, s'il le faut : mais ne me laiſſez pas ici.

Le I Cavalier.

Êtes-vous fou ? Vous êtes ici au piquet : il faut que vous y reſtiez juſqu'à ce que l'on vous mene au Conſeil de Guerre. Tranquilliſez-vous ; vous n'y coucherez pas.

(Pendant que deux ſoldats ſe mettent à jouer auprès de la Comteſſe, les Cavaliers de Maréchauſſée l'attachent au piquet, & ſortent).

LA COMTESSE enchaînée au piquet, PLUSIEURS SOLDATS.

La Comtesse.

Voilà donc où m'a entraînée la plus violente des paſſions !

Un Soldat.

Ah ! tu étois amoureux ! Ça t'a fait faire quelques ſottiſes.

La Comtesse.

Peut-on être plus indignement trahie ? Je lui ſacrifiois tout. Ma réputation, le repos de mon pere. Ah, pere malheureux ; mais tu ſouffriras moins de ma mort que tu ne ſouffrirois de mon déshonneur.

Le Soldat.

Pourquoi donc déshonneur ? La tête caſſée, ça ne déshonore pas.

La Comtesse.

Mais quelle eſt cette femme ?

Le Soldat.

Bas ! elles ſont toutes comme ça.

La Comtesse.

Eh, que m'importe l'objet ! Je ſuis trompée par le plus faux, par le plus odieux des hommes.

Le Soldat à son camarade.

Il y a un rival.

La Comtesse.

Dût-il ignorer à jamais le ſacrifice dont il étoit ſi peu digne ; mourons : oui, je le veux, la mort eſt mon ſeul eſpoir.

Le Soldat.

Cela s'appelle prendre ſon parti. Il faut bien qu'il s'y décide.

La Comtesse.

Mais pour que ſes vains regrets ſoient ſon premier ſupplice, qu'il apprenne à la fois ma foibleſſe & ma mort. Si tu n'es pas un monſtre, ſi jamais la pitié s'eſt fait ſentir à ton ame, tu frémiras en contemplant ton ouvrage.

(Aux Soldats qui jouent).

Permettez-vous, camarades... ?

(Elle prend une écritoire & du papier ſur la table).

Le Soldat.

Avec plaiſir, Monſieur.

La Comtesse.

Je vous remercie.

(Elle écrit ſur la pierre où elle eſt attachée, & dit, en s'interrompant).

Tu me plaindras, ſans doute.

Le Soldat.

Comptez ſur ça ; les femmes pleurent à commandement.

La Comtesse.

Tu haïras peut-être l'indigne objet qui t'a rendu coupable.

Le Soldat.

Oh, oui, elle finira par en prendre un autre.

La Comtesse.

Mais pourquoi m'avoir trompée ?

Le Soldat.

Eh, qu'eſt-ce qu'elle avoit de mieux à faire ?

La Comtesse, écrivant.

« Adieu, pour la derniere fois, je te laiſſe… »

Le Soldat.

Ah, c'eſt ſon teſtament, apparemment.

La Comtesse ploie sa lettre & la met dans son sein. Arrive le détachement qui vient la prendre pour la conduire au Conseil de Guerre.

LA COMTESSE, UN OFFICIER, PLUSIEURS SOLDATS.

Le Soldat à la Comtesse.

Tenez, v'là qu'on vient vous chercher. Je vous ai bien dit que ça ne ſeroit pas long.

L'officier à la Comtesse.

Il faut me ſuivre.

(On la détache & on l'emmene).

PLUSIEURS SOLDATS.

Le Soldat.

C'est quelque jeune homme de famille qui ſe ſera fait ſoldat par amour. Il me faiſoit de la peine avec toutes ſes lamentations.

LE GÉNÉRAL, UN LAQUAIS, PLUSIEURS SOLDATS.

Le Général aux Soldats qui jouent.

Camarades, enſeignez-moi quelle eſt la tente du Colonel Stelheim.

Le Soldat.

Excellence, c'eſt celle-là.

Le Laquais s'approche de la tente du Commandeur, y regarde, & dit :

M. le Commandeur n'eſt pas chez lui.

Le Soldat.

Si Votre Excellence deſire le voir, j'irai l'en prévenir.

Le Général.

Vous me ferez plaiſir.

(Les Soldats ſortent, ainſi que le Laquais).

Le Général seul.

Homme lâche & mépriſable, tu as abuſé de ma confiance ; tu as violé les droits de l'hoſpitalité. Ne crois pas que je ſupporte mon opprobre ſans en tirer vengeance. Fille auſſi malheureuſe que coupable, vous vous êtes laiſſé ſéduire ; vous avez abandonné le plus tendre des peres ; vous n'avez pas craint de lui donner la mort. Et vous, trop crédule amie, vous me faites l'aveu de ſa foibleſſe : mais dans quel temps ? Quand je ne puis plus que venger mon affront, & qu'il eſt trop tard pour le prévenir.

LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le Général.

Approche, homme ingrat, vil ſuborneur ! Qu'as-tu fait de ma fille ? Rends-la moi, & t'apprête à défendre ta vie.

Le Commandeur.

Que dites-vous, Monſieur ? Votre fille ! Moi !... Jamais... Je n'ai pas la force de vous répondre.

Le Général.

Tu te troubles ! La honte te ferme la bouche : mais tes vains remords ne peuvent te ſauver ; viens me donner la mort ou la recevoir.

Le Commandeur.

La foudre m'a frappé. Qu'eſt-il arrivé ? Qu'ai-je fait ? Moi, que je plonge mon épée dans votre ſein ! Ah, que je meure plutôt à vos pieds !

(Il ſe met à genoux).

Le Général le relevant avec violence.

Jeune homme, vous inſultez à mes cheveux blancs ; vous refuſez de vous meſurer avec moi : vous croyez me déshonorer impunément ! Pendant quarante ans j'ai prodigué mon ſang pour ma patrie. Ce reſte glacé, qui coule dans mes veines, je le répandrai pour laver ma honte. Regarde ce front que ſoixante hivers ont ſillonné, jamais je ne l'ai ſenti rougir. Ingrat, c'eſt par toi que je le vois couvert d'opprobre. Je t'ai ouvert mon ſein. Le plus tendre des peres t'eût-il prodigué plus de ſoins ? Je te croyois vertueux, je m'applaudiſſois de t'avoir rendu à la vie, & tu as empoiſonné la mienne. Dis-moi, ô le plus faux des hommes, de quelles armes tu t'es ſervi pour ſéduire une femme vertueuſe ; pour lui faire oublier en un inſtant ſes devoirs, ſa réputation, ce qu'elle doit à ſa famille. Réponds, ſéducteur, où caches-tu la mépriſable complice de ton ingratitude & de ta perfidie ?

Le Commandeur.

Je vous écoute, Monſieur. Les expreſſions de votre reſſentiment frappent mon oreille : mais mon cœur, glacé de crainte & d'étonnement, ne peut ni vous répondre, ni vous entendre ; je vous jure par l'honneur, qui me fut toujours ſacré, que vos bontés ſont ſans ceſſe préſentes à mon ame, que s'il falloit ſacrifier mille fois ma vie pour conſerver la vôtre, je n'héſiterois pas un ſeul inſtant : mais daignez vous expliquer. Les noms de ſéducteur, d'ingrat, de perfide, par où les ai-je mérités ? Oui, j'adore la Comteſſe ; mais mon amour n'a pu l'offenſer, puiſque je n'ai pas même oſé lui en faire l'aveu. Si c'eſt par-là que je mérite votre colere, je conſens à en ſupporter les effets ; mais gardez-vous de

confondre la plus eſtimable des femmes avec l'homme malheureux qui l'aimera toute ſa vie. Elle n'a point oublié ce qu'elle ſe devoit ; elle n'a point partagé ma tendreſſe ; je vous le jure encore par tout ce qui exiſte de plus ſaint & de plus ſacré.

Le Général, lui remettant la lettre de la Baronne.

Lis, perfide, & juge ſi je peux t'en croire.

Le Commandeur lisant.

« Comment vous déclarer, Monſieur, la foibleſſe de ma malheureuſe amie ? Je me ſuis prêtée, ſans le ſavoir, à ſa démarche imprudente. La Comteſſe ne m'a ſuivie que juſqu'à une petite lieue de votre Château : elle a remis à un de mes gens, qui l'a bientôt après perdue de vue, un billet dont je vous envoie la copie. Faites de cet avis l'uſage que vous croirez devoir en faire ; mais plaignez Henriette, & ſongez que la ſévérité ne produiroit peut-être qu'un éclat dangereux.

(Biliet de la Comteſſe).

« Pardonne-moi de t'avoir trompé, Sophie. J'ai redouté l'aſcendant que veut prendre une ame froide ſur une tête exaltée ; j'ai craint tes reproches. Je me livre à ma malheureuſe deſtinée ; je m'attache aux pas de Stelheim, je ne pouvois vivre loin de lui : livrée aux plus cruelles inquiétudes, peut-être ſous peu de jours ſerai-je plus calme, plus maîtreſſe de moi : tu me reverras alors. Adieu, Sophie ; prends ſoin de ma gloire, & crois que je ne ferai rien qui puiſſe la ternir ».

Le Général.

Hé bien, qu'avez-vous à répondre ?

Le Commandeur.

Ai-je bien lu ? Henriette, j'aurois pu vous plaire ! Ô le plus reſpectable des hommes, daignez m'entendre. Je ne ſuis point un ingrat, un monſtre, un ſéducteur. Croyez que l'honneur a ſur mon ame des droits auſſi puiſſants que ſur la vôtre. J'oſe ici l'atteſter, que j'apprends dans ce moment ce que j'aurois donné ma vie pour ſavoir un inſtant plutôt. Il y a une heure, à cette même place, je pleurois dans le ſein de ma ſœur, je lui confiois mon malheureux amour, je me plaignois de l'indifférence de la Comteſſe, elle s'eſt attendrie ſur mon ſort, enfin elle m'a laiſſé entrevoir un rayon d'eſpérance. Vous pouvez ſavoir d'elle ce que je vous jure ici. Je ne l'ai quittée que pour voler dans vos bras ; j'étois loin de penſer... Mon pere, ne repouſſez pas la vérité, qui doit arriver juſqu'à votre cœur. Regardez-moi, je n'ai pas l'air d'un impoſteur.

Le Général.

Mais comment puis-je vous croire ? Ma fille a diſparu, ſon amie l'accuſe.

Le Commandeur.

Ah, Monſieur, cette amie n'eſt-elle point perfide ? Eſt-il ſûr d'ailleurs que cette lettre ſoit de ſon écriture ? Je ne ſais ; mais tout cela me paroît inexpliquable.

Le Général.

Mais ma fille n'eſt pas chez Madame de Birlhem : vous me trompez, Stelheim, vous ſavez quel eſt le lieu qu'elle habite.

Le Commandeur.

Daignez me ſuivre. Venez apprendre de ma ſœur votre erreur & mon innocence, peut-être nous donnera-t-elle quelques conſeils qui nous ouvriront les yeux ſur la démarche de la Comteſſe. Mais gardons-nous de la divulguer : elle ne peut être coupable ; il ne faut pas même qu'elle ſoit ſoupçonnée. Venez, Monſieur.

LE GÉNÉRAL.

Par quel charme me laiſſé-je entraîner ? Je tiens, je lis la preuve de ſa perfidie, & je balance à le croire coupable. Stelheim, frémiſſez de me tromper ; n'abuſez pas de l'empire que prend ſur mon ame la vérité que vous atteſtez. Je vous ſuis, je me livre à vous : mais ſi vous oſiez m'en impoſer, ma vengeance ſeroit d'autant plus terrible, que j'en ai ſuſpendu les effets.

LE COMMANDEUR.

Ah ! je m'abandonne à votre colere, ſi vous croyez encore que je la mérite après les éclairciſſements que vous allez avoir. Venez, mon pere, vous ne ſongez pas aſſez aux périls que peut courir la Comteſſe. On ſe trompe ſans doute ſur le motif de ſa fuite : mais elle a diſparu, il ne faut pas perdre un inſtant pour retrouver ſa trace. Allons donner des ordres pour que l'on faſſe aux environs du Camp les perquiſitions les plus ſcrupuleuſes. Je ne vous quitterai pas, Monſieur, & je vous verrai gémir ſans doute de vos injuſtes ſoupçons.

LE GÉNÉRAL.

Si je ne ſuis pas le plus trompé des hommes, en ſerai-je moins le plus malheureux des peres ?

(Ils ſortent).

LA COMTESSE, UN OFFICIER ET PLUSIEURS SOLDATS QUI LA RAMENENT DU CONSEIL DE GUERRE.

L'OFFICIER.

Vous êtes condamné, jeune homme. Vous n'avez pas demandé de grace particuliere au Conſeil : n'avez-vous pas de priere à me faire, avant qu'on vous mene au ſupplice ? Je ne dois pas vous y conduire, & je ſerai bien aiſe de vous obliger.

LA COMTESSE.

Vous le pouvez, Monſieur.

(Elle tire ſa lettre de ſon ſein).

Quand je ne ſerai plus, faites-moi l'amitié de remettre cette lettre à M. le Commandeur Stelheim.

L'OFFICIER.

Très volontiers : mais ſi vous connoiſſiez particulièrement votre Colonel, comment avez-vous fait la folie de quitter votre poſte ? Vous ſaviez que l'Ordonnance y étoit formelle.

LA COMTESSE.

Oui, Monſieur, en fuyant je ſavois que je courois à la mort ; je la reçois ſans regret.

L'OFFICIER.

Vous êtes bien jeune ! Comment haiſſez-vous la vie ? Vous n'en avez pas encore connu les peines ou les plaiſirs.

La Comtesse.

Il eſt des maux qui nous la font regarder comme un fardeau.

L'Officier.

Vous m'étonnez ! à peine encore ſorti de l'enfance, quelle raiſon a pu vous faire fuir des bras paternels ?

La Comtesse se couvrant le visage de ses mains.

Ômon pere !

L'Officier.

Vous avez encore votre pere ; je le plains, s'il apprend votre ſort.

La Comtesse.

Puiſſe-t-il à jamais l'ignorer ! Monſieur, ayez pitié de moi ; ne m'accablez pas d'un ſouvenir qui me déchire. Je vais mourir, il le faut ; je le veux : laiſſez-moi mon courage, je le dois à mes malheurs. L'image de ceux où je vais précipiter les êtres qui s'intéreſſent à ma déplorable exiſtence déchire mon cœur : je ne ſoutiendrois pas ce premier ſupplice.

L'Officier.

Je vous plains, jeune homme. Eſt-ce l'amour qui vous a plongé dans ce cruel égarement ?

La Comtesse.

L'amour ! l'amour ! Homme barbare, laiſſez-moi mon ſecret.

(Aux Soldats).

Qu'on me mene au ſupplice.

L'Officier.

Vous me touchez !... Soyez ſûr de mon exactitude à rendre la lettre dont vous me chargez.

La Comtesse fait quelques pas, & revient.

Monſieur, je vous demande encore une marque de bonté. Je me ſuis engagée avec un homme qui m'étoit attaché. Il viendra ſans doute, dès qu'il ſera libre, demander ce que je ſuis devenue. Dites-lui, de ma part, qu'il retourne d'où nous venons, & que, ſi jamais il a eu de l'amitié pour moi, il garde le plus profond ſecret ſur toute mon aventure. Daignez vous ſouvenir de tout ce que je vous dis là, & remettez à mon camarade cette bague.

(Regardant la tente du Commandeur).

C'en eſt donc fait !

(On l'emmene).

L'OFFICIER, PLUSIEURS SOLDATS dont quelques uns se mettent à boire.

L'Officier à part.

Il m'a fait quelque impreſſion ; il eſt ſûrement bien né, ce jeune homme. Que ſes parents ſont à plaindre ! Quelque paſſion malheureuſe... Que nous ſommes fous ! [illisible] je veux attendre ici M. de Stelheim, pour lui remettre la lettre dont je ſuis chargé. En vérité, j'ai le cœur ſerré.

L'OFFICIER, MIKAIL un peu gris, PLUSIEURS SOLDATS.

Mikail à un des Soldats qui boivent.

Bon jour, camarade ; qu'eſt-ce que vous avez donc fait de mon neveu ?

Le Soldat.

Qu'eſt-ce que c'eſt que votre neveu ?

Mikail.

Ah, pardi ! c'eſt ce jeune homme qui s'eſt engagé ce matin avec moi dans le Régiment de Stelheim : un beau brun.

Le Soldat.

Un jeune homme dont le nom de guerre eſt Sans regret ?

Mikail.

Juſtement : on nous a campés tous deux en ſentinelle en arrivant, & je ne l'ai pas vu depuis.

Le Soldat.

Ah, lui ! Si vous voulez lui faire vos adieux, vous n'avez pas de temps à perdre. C'eſt un vivant qui ne vouloit pas moiſir dans le Régiment. Il a quitté ſon poſte : on vient de l'arrêter. Tenez, voilà qu'on l'emmene.

(Mikail ſort dans le plus grand déſordre).

L'OFFICIER, PLUSIEURS SOLDATS.

Le Soldat.

Qu'il prenne garde à lui ; car on va le guetter à coup ſûr, & pareille aventure pourroit bien lui arriver.

(Il ſort avec ſes camarades).

L'OFFICIER, LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le Commandeur au Général.

Que je vous plains, Monſieur ! Vous éprouvez des inquiétudes bien cruelles : mais je mérite auſſi votre pitié.

Le Général.

Je vous ai offenſé, Stelheim ; vous avez la généroſité de me pardonner. Cet effort eſt digne de vous : mais vous êtes vengé. Un homme d'honneur qui en accuſe légèrement un autre, eſt bien plus humilié que lui lorſque tout eſt éclairci. Mais dites-moi ce que vous penſez de la démarche de ma fille : toutes nos perquiſitions ont été vaines. Qu'eſt-elle devenue ? Madame de Birlhem m'auroit-elle trompé, ou le ſeroit-elle à ſon tour ? Combien la foibleſſe d'une amie eſt dangereuſe !

L'Officier au Commandeur.

Mon Colonel, voilà une lettre que j'ai promis de vous rendre. Elle eſt d'un malheureux Déſerteur de votre Régiment.

(Il ſort).

LE GÉNÉRAL, LE COMMANDEUR.

Le Commandeur.

Que me veut-il ? Je ne puis rien pour lui.

Le Général.

Liſez, mon ami, c'eſt un infortuné. Vous avez des chagrins : comment n'êtes-vous pas ſenſible aux malheurs d'autrui ?

Le Commandeur poussant un cri lamentable après avoir lu.

Ah, mon pere ! C'en eſt fait. La Comteſſe... ! Arrêtez... Ah, Dieu, n'eſt-il plus d'eſpérance ?

(Il ſort, & laiſſe la lettre entre les mains du Général).

Le Général seul.

Qui veut-il dire ? Mon ſang eſt glacé. Quelle eſt donc cette lettre ? C'eſt l'écriture de ma fille !

(Il lit).

« Au moment où vous recevrez cette lettre je ne ſerai plus. Homme perfide ! vous m'avez trompée par l'aveu d'un ſentiment que votre cœur n'étoit pas digne d'éprouver ; les ames viles ſont ſans énergie. Je ne rougis pas, ô le plus faux des hommes, d'avouer que je t'adorois, que je n'ai pu ſoutenir l'idée de vivre loin de toi. Au moment où tu m'as abandonnée j'ai volé ſur tes pas. Sourde aux repréſentations de l'amitié, aux cris de la nature, j'ai tout quitté pour te ſuivre. Tu devois l'ignorer ; je voulois ſacrifier beaucoup à l'amour : mais je ne pus me réſoudre à lui ſacrifier l'honneur. Mes yeux ont été les témoins de ton crime & de ma honte. Je t'ai vu, perfide, aux pieds de ma rivale ; je n'ai pu ſoutenir ce ſpectacle odieux, j'ai fui, & l'on m'a condamnée à la mort. Je pouvois m'y ſouſtraire en avouant qui je ſuis : mais, en

me découvrant, je mettois ma honte au jour, j'entraînois mon malheureux pere dans l'opprobre où je me ſuis plongée : j'emporte mon ſecret dans la tombe. Adieu, Stelheim, frémis en apprenant l'abîme où m'a précipitée ma tendreſſe pour toi. Si tu es digne d'éprouver des remords, ils ſeront mes vengeurs. Oui, ſi tu es ſenſible, ton ſupplice a commencé : mon ſang retombe ſur ton cœur.

(Après avoir lu).

Ah ! pere malheureux !

(Il eſt abîmé dans ſa douleur, & ſe laiſſe tomber ſur un ſiege qui eſt près d'une table à la droite du Théâtre).

LE GÉNÉRAL, VALTZ, MIKAIL.

MIKAIL au GÉNÉRAL.

Ômon Maître, raſſurez-vous. Je l'ai ſauvée. Demandez à ce brave Officier...

VALTZ au GÉNÉRAL.

C'eſt à lui, Monſieur, que vous allez devoir le bonheur de revoir la Comteſſe. Elle étoit au milieu de nous : à ſon courage, à la fermeté avec laquelle elle voyoit les apprêts de ſa mort, qui auroit pu deviner ſon ſexe ? Déjà ſes yeux étoient couverts du bandeau fatal ; on entend des cris déchirants : « Arrêtez ! c'eſt une femme ; c'eſt ma maîtreſſe ! C'eſt la fille du Général Kaiſmer ! Arrêtez ! Mes camarades, ne tirez pas ; tournez plutôt vos fuſils ſur moi ». Le Major fait ſigne de ſuſpendre : on interroge ce ſoldat : il nous raconte une partie de l'aventure de notre prétendu déſerteur. On court à lui : mais la nature avoit repris ſes droits ; la

Comteſſe étoit ſans connoiſſance. Nous faiſions tous nos efforts pour la rendre à la vie, lorſque Stelheim arrive dans un état difficile à décrire ; il avoit l'air d'échapper au ſupplice qui avoit été préparé pour ce qu'il aime : Madame de Raindorf, qu'il avoit rencontrée, l'accompagnoit, non moins éperdue que lui : tous deux ont réuni leurs efforts, & la Comteſſe, en un inſtant s'eſt vue paſſer des bras de la mort dans ceux de l'amour & de l'amitié.

LE GÉNÉRAL, VALTZ, MIKAIL, LA COMTESSE, M DE RAINDORF, LE COMMANDEUR, LINDAU, PLUSIEURS BAS-OFFICIERS ET SOLDATS.

La Comtesse se jettant aux pieds du Général.

Ômon pere ! ne m'accablez pas de votre colere.

Le Général.

Ma fille (je ſuis donc encore pere), vient dans mes bras !

(Elle veut s'y jetter, il la repouſſe).

Arrêtez, Madame ; vous vous êtes déshonorée par un éclat qui doit vous couvrir de honte : je ne veux pas la partager ; vous ne m'êtes plus rien. Gardez-vous de prononcer mon nom, en articulant celui de pere. Plût au ciel que je ne l'euſſe jamais été !

La Comtesse embrassant les genoux du Général.

Mon pere ! mon pere ! Ôtez-moi donc auſſi la vie.

Mde Raindorf, la relevant, au Général.

Ah ! Monſieur, ne ſoyez point inexorable. M. de Raindorf conſent à aſſurer à mon frere ſa fortune & la mienne en faveur de

ce mariage. Le Prince, aux pieds de qui je viens de me jetter, m'a donné la parole d'obtenir du Roi qu'il fût relevé de ſes vœux : rien ne doit plus s'oppoſer à leur bonheur.

Le Commandeur se jettant aux pieds du Général.

Ah ! Monſieur, permettez-moi de vous nommer mon pere. Vous ſavez ſi mon reſpect & ma tendreſſe avoient devancé cet inſtant.

Le Général l'embrassant.

Oui, Stelheim, tu ſeras mon fils.

(À la Comteſſe).

Et vous, femme plus foible que coupable, venez dans les bras de votre pere.

(Au Commandeur).

Tu ne me l'enleveras pas, Stelheim ; vous vivrez tous deux auprès de moi.

(À la Comteſſe).

Ma fille, quelle journée ! Puiſſions-nous tous l'oublier : tous, excepté ton époux. Si elle donne mauvaiſe opinion de ta tête, elle doit du moins prouver pour ton cœur. Ta conduite ſera excuſée, ſi l'on ſait apprécier l'un, & que l'on faſſe grace à l'autre. Allons, mes enfants, venez porter votre reconnoiſſance aux pieds du meilleur des Princes ; & puis, nous irons tous embraſſer mon vieux ami Raindorf.

FIN.

Mde Raindorf, la relevant, au Général.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Henriette_%28Raucourt%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : lire-gratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.